



TRANSE AMÉRICAINE

Le festival de Burning Man poursuit son rêve d'émancipation dans le désert du Nevada. Plage de liberté

Par Agnès Villette

Traverser un désert appartient à l'ordre des possibles. Tracer une ligne, s'abandonner à l'étirement des routes de l'Ouest américain, pénétrer l'étendue jusqu'à son épuisement, ne jamais se retourner comme dans le mythe d'Eurydice. Mais habiter un désert relève d'une autre gageure. Des heures à dévider les *highways* et les étendues désertiques du Nevada pour ne croiser ponctuellement que des bourgades esseulées jusqu'à la démence, des villes peuplées de casinos décatés et de personnages en fuite.

L'arrivée à Black Rock City fait exception. Ville éphémère, perdue au milieu d'un désert linéaire où se lèvent de continuelles tempêtes de poussière, elle fait émerger des souvenirs bibliques de villes perdues, de sublimes palais mangés par les brouillards, de villes idéales et d'Atlantides ultra solaires, comme dans les tableaux de Gustave Moreau. Une conjuration de la poussière. Black Rock City s'érige en quelques semaines, vit, vitupère, s'agite pendant sept jours, se consume en un grand rituel païen d'une nuit et s'estompe abruptement, laissant place au désert blanc qui l'avait toléré. Son prétexte, le festival de Burning Man, existe depuis les années soixante-dix, pure trajectoire de la contre-culture californienne. Il s'est d'abord déroulé plusieurs années sur les plages de San Francisco avant de rejoindre le désert du Nevada en 1986. Logiquement, car les déserts et la radicalité de leurs paysages sont les seuls à pouvoir abriter une telle démesure. Quelques centaines de miles plus au sud, sous le même implacable soleil, c'est Las Vegas qui étale grassement ses turpitudes. Black Rock City, hérissée de tentes, de dômes géodésiques témoins de l'influence californienne de Buckminster Fuller, saisie dans les flottements des voiles ballottés par le vent, parcourue de palais



Burning Man, l'effigie

bohèmes, sillonnée de rues incurvées au centre desquelles trône l'altière figure totémique du Burning Man, relève de l'apparition. Une silhouette aux formes stylisées qui fonctionne tel un axe gravitationnel. Dans la cartographie de ce labyrinthe moderne, c'est son effigie qui permet d'échapper

les marges de la contre-culture et firent connaître le festival.

Le soleil placide brûle sans discontinuer. Des tempêtes de poussière se lèvent sporadiquement. Aux journées succèdent des nuits fraîches, parfois froides, qui semblent chaque fois apporter l'apaisement aux nerfs mis à vif. L'encadrement des montagnes qui surplombent le désert délimite une enclave où s'épanouissent les turbulences portées à incandescence de la génération *dot.com*. Une jeunesse épanouie, libérée et gourmande qui alimente sacrificiellement un *remake* postmoderne de mythe grec : une orgiaque célébration des puissances de vie. Enturbannés comme des *eco-warriors*, affublés de masques respiratoires, de lunettes de plongée ou de stetsons de *cow-boy*, les nudités fluides et sportives deviennent autant de

L'Amérique projetant sur ce plateau désolé un rêve d'évasion, le déni d'une conscience embarrassée de sa propre pesanteur. Sous le simulacre se profile l'autosuffisance d'une ville majoritairement peuplée de jeunes Blancs issus de la *middle-class*. Une grande illusion qui se déconstruit métaphoriquement à la découverte de la carcasse sous les falbalas de fête. Les carosses futuristes recouvrent les minivéhicules de golf, la poussière du désert, une fois soulevée, découvre de fastueux camping-cars. La chaleur initiatique cède devant l'hermétique fraîcheur des véhicules à air conditionné, les décolorées et hâlées redeviendront de jeunes filles de bonne famille. Une foule grégaire, *cool-attitude* *fashion-victim*, qui ne semble d'ailleurs jamais partager le regard ironique qu'elle suscite. Éloge du paradoxe, Black Rock City pro-

La radicalité des formes érige ici un paysage urbain des plus extravagants

à l'égarément. Le plan euclidien autour duquel s'étire la parade constante des faunes postmodernes et leurs constructions, modèles achevés de recyclage en tout genre. Un rêve de ville, une utopie peuplée de vingt mille habitants, un tissu urbain en kit qui dispose d'une radio, d'un journal, d'une organisation efficace. Véritable repli anarcho-libertaire, Black Rock City bannit toute transaction financière, il n'y a rien à vendre, rien à acheter, tout s'échange. Le désir comme ultime commodité. Une vie douce et déglinguée qui repose sur une méticuleuse préparation aux conditions extrêmes de survie. Il faut suffisamment de vivres et d'eau pour affronter le désert pendant sept jours. Une étrange confrontation : un climat hostile où rien n'a survécu à l'assèchement, où aucun animal ne s'aventure, héberge le débordement insolent de nomades provisoires. Le festival débuta comme une impulsion décalée : construire une effigie et la brûler. Larry Harvey et Jerry James, les deux initiateurs, organisèrent en

1986 une rencontre que la presse alternative se chargea d'ébruiter. La police, alarmée à la perspective d'un possible incendie, s'empressa d'interdire le feu de joie. Le repli stratégique conduisit une centaine de participants vers les plates étendues du Nevada, à la recherche d'une zone autonome enfin libre. Les années quatre-vingt-dix, avec l'essor de l'Internet, tissèrent leurs ramifications dans

naiades cyborgs égarées dans un pastiche de *Mad Max*. Une communauté passée maître dans l'art du détournement esthétique, mécanique et conceptuel. La radicalité des formes érige l'un des paysages urbains les plus extravagants : une ville saturée de chaleur et de bruit qui s'éveille aux volutes de la house sucrée ou aux bpm technoïdes alimentés en continu par les groupes électrogènes. Toutes sortes de mécaniques roulantes parcourent en parade incessante les rues d'une ville aux noms chaque année renouvelés par des thèmes de mystique *new-age* – aux débuts bohèmes, les années quatre-vingt-dix apportèrent une nouvelle cohérence. 1999 s'accorda au thème de la "roue du temps", le corps lui succéda, et 2001 élaborait un parcours initiatique articulé autour de sept palais surgis de nulle part. Des véhicules aux tubulures et aux courbes futuristes transportent aléatoirement des groupes qui semblent toujours se perdre quelque part ; le hasard objectif des Surréalistes, la dérive des Situationnistes *Calvin Klein* n'a fait que renforcer cette jeunesse avide de contacts, de paroles, de rencontres. Cette jouissance immédiate entretient un sentiment d'accessibilité totale aux désirs et accuse symptomatiquement nos sociétés encore pétrées d'interdits.

Mais à scruter plus attentivement ce bal dionysiaque, l'événement se révèle comme un miroir aux vanités.

rétrospectivement des allures de danse hallucinatoire du désastre à venir. Jamais totalement réelle, perçue dans une continuelle bourrasque de poussière, la ville devient chaque jour persistante, plus rêvée, plus intime, comme un paysage intérieur et fugace qui serait parvenu à s'incarner fragilement. À l'instar de ce splendeur temple dédié à la mémoire des défunts – sculpture évidée en bois qui doit elle aussi, dans une grande cérémonie sacrificielle, disparaître le jour dans les flammes –, le temps léthargique halluciné y brouille les frontières entre fiction et réalité. Sans nostalgie pour les vestiges psychédéliques des Woodstock passés, Burning Man y réitère chaque année ce rêve de fraternité que l'Amérique et sa contre-culture ne cessent d'incarner.

www.burningman.com

Un des sept palais du dernier festival

